

Gabriel Tsampalieros : rêve de scénographe

Raymond Bertin

Number 164 (3), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86335ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2017). Gabriel Tsampalieros : rêve de scénographe. *Jeu*, (164), 4–6.

GABRIEL TSAMPALIEROS : RÊVE DE SCÉNOGRAPHE

Raymond Bertin

Collaborateur de longue date des Deux Mondes, le scénographe Gabriel Tsampalieros présentait, en avril dernier, une conférence intitulée « Le nouveau théâtre de Dionysos ». Il a livré un témoignage et des réflexions à vous faire rêver du théâtre de demain.

Nauguré en novembre 2016 dans l'immeuble qu'occupent les Deux Mondes et les Écuries, dans le quartier Villeray, le LAB2M, anciennement le Ring, se veut un espace de travail et de réflexion consacré à la recherche, à la création et à la rencontre avec les publics. Ce grand studio, boîte noire bénéficiant d'un équipement à la fine pointe de la technologie, accueille des artistes de tous horizons pour des résidences de création, classes de maîtres et autres performances. Sébastien Harrisson, directeur artistique de la compagnie, accueillait ce jour-là une trentaine de personnes venues entendre la conférence de Gabriel Tsampalieros, la première donnée par un concepteur dans ce lieu, qui sera suivie par d'autres. L'homme à la moustache remarquable, créateur enthousiaste à la parole généreuse, a disserté sur l'histoire, l'architecture, l'art pictural et le théâtre, au gré d'images inspirantes, qu'il commentait à mesure qu'elles défilaient sur un grand écran.

La prémisse du discours de l'artiste concerne l'histoire, pour laquelle il se passionne depuis

toujours, par curiosité personnelle. Pour lui qui rêva jadis d'être architecte, tout le travail du scénographe s'appuie sur les relations entre passé et présent : « Comment utiliser l'histoire, la réinterpréter sans la dénaturer, sans la déprécier, voilà toute la question », dit-il en substance, convaincu qu'on n'a pas à faire table rase pour créer du neuf. Bien que la tentation de la rupture avec ses prédécesseurs soit toujours forte et qu'elle soit au cœur de bien des avancées en histoire de l'art, il en convient. Le conférencier s'anime devant la création de mobilier, chaises et fauteuils d'une modernité admirable, dessinés par le génie de l'architecture Mies van der Rohe dans les années 1920. Des œuvres inspirées, déjà, par les trônes d'empereurs romains, aujourd'hui réinterprétées par des designers à l'emploi de fabricants de meubles de patio...

S'intéressant à tous les aspects de l'architecture, Tsampalieros s'attarde un moment sur le travertin, la pierre qui a servi à construire tant d'églises baroques en Italie, dont la blancheur chatoie sous les effets du soleil et de l'ombre. « Ce matériau ne survit pas en

Amérique du Nord, à cause du climat, alors on en fait du faux », note-t-il, montrant les images de brochures où on nous vend des décors de faux travertin. Il explique que la pierre grise si caractéristique des vieux édifices de Montréal provient quant à elle du fond de l'ancienne mer de Champlain, asséchée. Puis, laissant les idéaux classiques des Lumières pour aborder la modernité du Bauhaus, l'amateur passionné montre les plans de Mies van der Rohe pour Stuttgart en 1927, embryon de la ville moderne, axée avant tout sur le confort. Faisant un détour par l'art abstrait du peintre russe Kasimir Malevitch et son célèbre *Carré blanc sur fond blanc*, il précise : « L'avant-gardisme des années 1920 est si intégré à nos conceptions culturelles qu'on oublie à quel point c'était audacieux ! »

Gabriel Tsampalieros, emporté par les enchaînements de sa pensée, rappelle que le noir et le blanc n'existent pas dans la nature, mais qu'il y a « des millions de couleurs », avant de s'intéresser à la passion pour les paquebots de Le Corbusier. Cet autre maître, qui a eu une influence majeure sur l'art architectural du XX^e siècle, il l'appelle « le Picasso de l'architecture » avant de nous dévoiler une photo des deux hommes, le peintre et l'architecte ayant eu, semble-t-il, des atomes crochus. Grand amateur de croisières, Le Corbusier s'inspira de ces immenses paquebots pour dessiner les célèbres immeubles aux balcons colorés qui feront sa réputation, sans faire l'unanimité : la grande place faite au béton, dont les qualités sculpturales et spatiales ne convainquent pas tout le monde, aboutira à ce courant qualifié de « brutalisme ». Le béton, cette « métaphore de l'âme humaine », était déjà utilisé à l'époque des Romains, recouvert de marbre, nous rappelle l'érudit.

UN ESPACE À EXPÉRIMENTER

Parcourant ainsi les époques, le scénographe y rattache les diverses influences qui l'ont inspiré dans ses travaux scéniques. Il nous guide ainsi du Parthénon, ouvrage de l'Antiquité d'une incroyable modernité, devenue classique, aux années 1960, où Oscar Niemeyer construisit la ville futuriste de Brasilia en y intégrant les courbes ; puis à la fin du modernisme, début de la décennie 1970, où l'on démolit des quartiers entiers d'immeubles à l'austérité soviétique ; et enfin au postmodernisme des années 1980-1990, avec la création de monuments aux formes symétriques comme, à Paris, l'Arche de





Illustration du *Teatro del Mondo* d'Aldo Rossi (1979), théâtre éphémère et flottant, réalisé pour la Biennale de Venise 1980.



Warda de Sébastien Harrisson, mise en scène par Michael Delaunoy (*Les Deux Mondes/Rideau* de Bruxelles, 2016). Sur la photo : Christina Toth, Violette Chauveau et Hubert Lemire. © Alessia Contu

la Défense et la Pyramide du Louvre, et, à Montréal, le Centre canadien d'architecture. Cette symétrie a inspiré sa création scénographique pour *Warda* de Sébastien Harrisson, coproduite par les Deux Mondes et le Rideau de Bruxelles, qu'on verra chez nous en 2018.

Celui qui a aussi souvent collaboré avec la metteuse en scène Alice Ronfard illustre ses propos avec des photos de ses productions (*L'Imposture*, *Une vie pour deux*), fait un lien inusité, devant une image d'*Oh les beaux jours* de Beckett, entre le théâtre de l'absurde et notre époque, où on assiste à l'avènement de « l'architecture de l'absurde ». Ainsi, cette ville de Dubaï aux dimensions et aux prétentions gigantesques, avec son premier hôtel 7 étoiles, Mumbai et sa « plus

grosse maison du monde », qui a coûté une fortune, et le mur de Trump, projeté à la frontière du Mexique, dont des artistes ont commis une maquette informatique, en rose, comme lieu de repos convivial pour bons citoyens américains auquel les Mexicains n'auraient pas accès. « Le site du théâtre de demain pourrait bien être la planète », lance le scénographe, imaginant un mégabunker de béton... flottant, à l'égal du *Teatro del Mundo* d'Aldo Rossi, rappelant les paquebots de Le Corbusier, s'ils avaient été mobiles. Comme toile de fond de cette scène, une image des villes englouties à la suite de l'augmentation du niveau des mers...

Le Théâtre de Dionysos, dans la Grèce antique, pouvait accueillir 17 000 personnes; la ville de Shanghaï, s'interroge Gabriel

Tsampileros, ne serait-elle pas susceptible de construire ce type de méga-ouvrage flottant? En attendant, d'autres réinventent le lieu théâtral en se fondant sur l'austérité du décor, extérieur et intérieur, et sur le rapport avec le corps du spectateur, favorisant « l'expérience de l'architecture » : « On ne fait plus que vivre la sensation du lieu, en lien avec l'espace et la lumière, dans une relation très organique, en rapport également avec la nature. » Le lieu pourra ainsi receler des jardins, où courront des poules, pourquoi pas? Il s'agira d'offrir au public « un espace à expérimenter, à vivre, sans l'expliquer, sans l'intellectualiser », conclut le scénographe, qui vient d'amorcer une nouvelle collaboration avec le Cirque du Soleil, pour l'érection d'un nouveau théâtre permanent, immense et futuriste, à Dubaï, prévu pour 2018. ●